Préface

C'est la science qu'on assassine

Depuis près de trente-cinq ans que l'on bassine et promène le bon peuple dans ce monde bancal, parfois sordide, de la climatologie officielle, il était temps que l'on y mette de l'ordre. C'est là l'un des objets du très remarquable ouvrage que j'ai l'honneur et la chance de préfacer. Un ouvrage, plutôt une Somme. Avec une précision chirurgicale, Claude Duverney promène son scalpel dans les soubassements et les couloirs sombres de l'histoire du mastodonte qu'est devenu le GIEC. Rien n'est avancé dans son livre qui ne soit fondé sur des citations précises et référencées[1]. Comment se retrouver dans ce monde où les manipulations voisinent les *fake news*, où le camouflage de vérités confine la mise en lumière de choses qui ne sont pas. Le livre de Duverney en propose une anthologie : problème de l'attribution du CO_2, de la saturation du CO_2, du pilotage du CO_2 par la température, de la sensibilité climatique, de l'élimination scandaleuse du Petit optimum du Moyen-Âge par la non moins scandaleuse courbe de Mann et de ses descendants, etc. L'auteur nous conduit comme par la main dans ce dédale où se consume la science. Un livre à lire et à faire lire.

Il y a de multiples façons d'envisager la rédaction d'une préface. Le préfacier peut par exemple faire fond sur sa familiarité avec le thème traité dans le livre ou sur sa connaissance de l'auteur. Il peut être motivé par le coup de cœur qu'il a éprouvé à cette lecture et le désir de le faire partager par d'autres lecteurs. Il peut être mu par un souci pédagogique qui est de tirer ses contemporains de l'ignorance, le plaisir du prosélyte. La plume du préfacier peut être conduite par toutes ces raisons à la fois. Une situation extrême est celle dans laquelle l'ouvrage est une œuvre de salubrité publique qui dénonce de graves dangers pour l'individu et la société. Le livre de Claude Duverney coche toutes les cases, comme on dit aujourd'hui. Plusieurs disciplines se mêlent et interfèrent dans son livre : la science et sa déontologie, la politique, la sociologie, etc. Des aspects de l'histoire personnelle de l'auteur donnent à comprendre ses motivations et sa compétence. C'est par là que je commencerai.

Claude était élève de la section latin-grec au Lycée-Collège de Sion où j'enseignais les mathématiques, autrefois. Il appartenait à cette classe

[1] Toutes les références présentées dans cette préface sont dans le livre.

rare – il y a un jugement de valeur dans ce mot – de ceux qui pouvaient envisager aussi bien des études de mathématiques que de philosophie. C'est pour cette dernière discipline qu'il opta, terminant brillamment son parcours universitaire par une thèse sur l'épistémologie d'Emmanuel Kant. Je devais retrouver Claude quelques années plus tard parmi les auditeurs du cours « Mathématiques pour philosophes », que je dispensais à l'Université de Genève à intervalles plus ou moins réguliers ; mon intention, et mon devoir, était d'ouvrir les philosophes à ce champ, à qui leur domaine doit tant et que la plupart ignorent pourtant exhaustivement. C'était un cours plutôt difficile. Il traitait en partie et en détail de la géométrie non euclidienne et de ses conséquences philosophiques, de la naissance de l'axiomatique moderne, des travaux de Gödel, etc. Claude l'a suivi à deux reprises avec le projet – actuellement en cours – d'en faire un livre. Il a en même temps traduit et publié ces grands livres de Dedekind que sont *Continuité et nombres irrationnels* (1872) – suivi de la *Correspondance avec Lipschitz sur les nombres irrationnels* (1876) – et *Que sont et à quoi servent les nombres ?* (1888). Nos contacts étaient réguliers, son projet de livre sur mon cours avançait bien.

Mais vers 2010 survint un événement qui devait gauchir ma trajectoire : l'annonce d'un réchauffement climatique. Depuis ce moment j'ai progressivement quitté le reste de mes activités pour me pencher sur les affaires du climat (j'ai publié sur la question un livre de 250 pages et 25 lettres d'information comptant quelque 300 pages). Quelques années plus tard, intéressé par ce que je lui en disais, étonné sinon choqué par ce qu'il apprenait, Claude s'est lancé lui aussi sur la question, atteignant vite un niveau de connaissance élevé. Comme le montre par exemple sa traduction de l'ouvrage *Climat : les positions figées du GIEC. Analyse de l'AR6* édité par Marcel Crok et Andy May (et publié par clintel.org), ainsi que le présent livre.

C'est l'année 2018 qui devait marquer un tournant important dans l'intérêt de Claude Duverney pour la question climatique. La circonstance à l'origine de ce changement était accidentelle, mais la tournure des événements devait le marquer profondément. Il devait apprendre à cette occasion la dangerosité et la virulence des forces qui géraient les affaires du climat, en particulier le GIEC.

Au Collège Calvin, où il est doyen de philosophie, il assure notamment un cours à option de philosophie des sciences. Une élève lui demande de diriger son travail de maturité sur le réchauffement climatique, thème qu'elle a choisi. Déjà allumé, voire choqué quoiqu'encore incrédule par ce que je lui en avais dit au hasard de nos discussions, Claude se livre à une étude détaillée de la question et progressivement son doute devient conviction. Nous passerons ainsi d'Euclide au GIEC, de la rationalité pure au délire idéologique. Il accomplira toutefois cette direction de travail de maturité en mettant la jeune fille en garde sur le caractère « sensible » du sujet qu'elle

allait aborder. Il lui conseille aussi de lire le dernier rapport du GIEC, avant de passer à la lecture d'ouvrages critiques.

Claude communique à des collègues intéressés les dossiers qu'il avait amassés, mais les géographes s'en tiennent à la *doxa*, comme c'est curieux ! Les masques tombent lorsque le dogme est en danger, c'est là que se dressent les gardiens du temple. Voyons plutôt la croustillante suite. Lors d'une séance du cours à option que Claude a introduit au Collège Calvin, une élève lui pose la question de savoir ce qu'est le climato-scepticisme. Il répond et met à disposition des élèves un document qui résume les positions. *Via* les élèves qui entendent autre chose dans leur cours de géographie, l'information circule. Dès ce moment, la machine s'emballe. Les géographes le dénoncent à la presse, s'ensuit un article qui paraît dans le journal *Le Courrier* (12 juin 2018) sous le titre mensonger « Un cours climato-sceptique à Calvin ». Dénonciation dans la presse, question urgente au Grand Conseil (3 octobre) par un député vert membre de Greenpeace (Pierre Eckert), réponse du président du Conseil d'État Antonio Hodgers (vert) dont l'extrait suivant vaut son pesant de carbone : « En préambule, le Conseil d'État tient à réaffirmer son engagement en faveur du développement durable. Il ne saurait ainsi tolérer que soient mis en cause dans le cadre de la formation dispensée dans les écoles publiques les constats scientifiques du changement climatique. »

Ainsi, sous la pression combinée de collègues défendant leur pré carré, d'une presse gauchisante, d'un monde politique qui ignore tout du problème, on en arrive à interdire à un enseignant de présenter une analyse critique d'une question scientifique ! Finalement, Claude a été blanchi, suite notamment à des témoignages d'élèves, mais avec interdiction de s'exprimer publiquement sur la question du réchauffement climatique. Le présent livre attendait pour paraître la fin de son contrat avec l'État de Genève. Nous sommes confrontés à une situation qui se présentera une infinité de fois dans le désolant délire climatique qui verra de belles intelligences engoncées – pour ne pas dire submergées – dans une idéologie.

La création du GIEC apparaît au terme d'un assez long processus où se mettent en place les structures et les ingrédients de cette machinerie qui intoxiquera le monde. Dans le premier chapitre, Duverney examine comment de tâtonnement en tâtonnement, sans que le terme de l'évolution n'apparaisse clairement, des forces mixtes, sociologiques, économiques, politiques mâtinées d'idéologie, produisent le mastodonte qui règne actuellement sur le monde et l'écrase. Des attaques larvées, éparses contre la démocratie, contre le progrès, contre la science, contre la technique, déification de la nature, montée des Verts, s'observent dans les trois décennies qui précèdent la création du GIEC.

Dans les années 1960-1980, les milieux spécialisés de la météorologie – il n'y a pas encore de climatologues – font savoir leurs craintes devant les

signes avant-coureurs de ce qui pourrait bien être un refroidissement de la planète, crainte devant une glaciation. Trois décennies plus tard (1988), sans qu'aucune connaissance scientifique nouvelle ne puisse expliquer (rendre compte) ce renversement des positions, des instances onusiennes créent le GIEC, qui proclamera urbi et orbi la venue d'un réchauffement climatique.

Compte tenu de l'extrême puissance des organismes et des personnes à la manœuvre la remontée de la vague passe du difficile au dangereux. On ne lésine pas sur la méthode et celle préconisée par Machiavel dans *Le Prince* met dans le 1000 : « Celui qui contrôle la peur des gens devient le maître de leur âme. » Cette peur, on va la répandre sans réserve et de là ce drame de la jeunesse que l'on vit au quotidien. Drame d'une jeunesse qui perd la foi en l'avenir et son dynamisme. J'en donnerai un exemple tiré de mon vécu à la fin de cette préface.

Qu'est-ce qui a pu susciter dans les esprits un pareil chamboulement ? Voilà la question à laquelle l'historien doit naturellement répondre. On peut *a priori* penser que si la réponse ne se trouve pas dans la science elle-même, puisque rien ne s'y est passé dans le champ qui nous intéresse, elle doit gésir dans l'espace sociologico-économico-politique, avec à la clé une idéologisation poussée par une médiatisation qui ne regarde pas au détail.

C'est à cette reconstruction que s'est livré Claude Duverney dans son premier chapitre, retrouver les lignes porteuses dans l'embrouillamini des événements. La liste des noms et des institutions qui y figurent montre clairement que l'apparition du GIEC en 1988 n'a rien à faire avec la science mais à ces volontés sociologico-économico-politiques. À quoi s'ajoute au terme de la procédure une idéologisation – toujours nécessaire lorsqu'il y a un hiatus entre la réalité du terrain et l'espoir des gens qui sont à la manœuvre – que des matraquages médiatiques soigneusement coordonnés auront tôt fait de transformer en vérités scientifiques. Une machine à changer des convictions politiques en (pseudo-)connaissances scientifiques. Pour en rendre compte brièvement, il suffirait de constituer la liste des principaux noms et instances nouvelles qui ont balisé les trois décennies dont il s'agit. Un parcours rapide du chapitre 1 du livre de Duverney y pourvoit.

Parcours personnel

Il serait bon de poser au moins une fois la question du profil de ceux qu'on qualifie de climato-sceptiques ou climato-réalistes. Je considère mon cas, comme je l'ai sous la main. Nous sommes vers 2010. Je n'ai guère entendu parler de réchauffement climatique. Peut-être étais-je trop occupé par ailleurs. Je suis chez moi, la radio (suisse) est enclenchée mais je ne l'écoute pas. Puis mon oreille se dresse, j'entends une expression que je ne connaissais pas, mais répétée par une voix féminine à une fréquence anormale :

réchauffement climatique, réchauffement climatique, etc. Cette cadence donne à penser à une sorte de matraquage médiatique. À l'époque, je ne savais rien de la question, je suis simplement interpellé par le rabâchage, qui me semble louche. Et puis, pour une raison que j'ai oubliée, ou peut-être par hasard, j'ai choisi de m'y intéresser. Il m'a fallu peu de temps pour réaliser que tout ça ne sentait pas bon. Plus je tirais sur la ficelle et plus mes doutes se renforçaient. J'avais toutes les compétences pour le faire (doctorat en mathématiques, connaissances étendues en physique, en astronomie, etc.). Avec en prime ce qui me donnait un avantage sur les climatologues, mes enseignements et mes recherches en histoire et philosophie des sciences. Ces activités m'ont familiarisé avec tout ce qui touche à l'idéologie. La parenté structurelle entre par exemple les affaires Lyssenko ou Dreyfus et celles défendues par le GIEC et ses sectateurs n'est qu'une longue confirmation de mes convictions devenues certitudes. J'y ai aussi approfondi les conditions nécessaires pour qu'un discours puisse se prévaloir du label de scientificité. Je ne suis parti d'aucun apriori, d'aucune idéologie. Lorsque je passe en revue la liste de ceux qui m'ont rejoint ou de ceux que j'ai appris à connaître, je retrouve le même profil, absence d'apriori idéologique, même absence d'idées préconçues. On ne peut pas dire pareil de nos opposants. L'importance d'une idéologie se mesure au nombre de manipulations et de mensonges mobilisés pour la défendre.

La tâche poursuivie par tout ce que le monde compte de climato-réalistes, une fois acquise la conviction de la faillite du GIEC, est de montrer l'inanité – quand ce n'est pas les mensonges ou manipulations – que recèlent ses travaux, du moins dans ce qui en est le cœur : la fabrication du RID (Résumé à l'Intention des Décideurs) et le communiqué de presse final. Sans compter évidemment tous les comptes rendus d'une presse complice et déchaînée, d'un monde politique moutonnier, frileux, voire peureux.

Une partie des critiques que l'on peut adresser à l'activité du GIEC trouve sa source dans les missions qui lui ont été confiées par ses autorités de tutelle. Ces missions résultent pour une bonne part des volontés et des aspirations issues des mouvements d'idées et des tendances dont je viens d'évoquer l'existence et qui ont été mises en évidence par Duverney dans son chapitre 1.

Les motivations profondes de ces aveuglements ne sont pas faciles à établir. Il s'agit vraisemblablement d'un système multi-causal. En vrac, vénalité, confort d'appartenir à une structure forte, pour l'industrie du renouvelable ce sont des fortunes qui se constituent, l'idéologisation verte où tout est bon pourvu qu'on puisse empêcher les gens de vivre, ne pas déplaire à la majorité, manque d'esprit critique, ignorance…

Les biais

> *De mon point de vue, le GIEC est l'une des pires sources de désinformation dangereuse.* (J.-F. Clauser, Nobel de physique 2022, conférence au Quantum Korea 2023)

Au chapitre 2, Duverney passe en revue ce qu'il nomme le triple biais qui vicie le travail du GIEC. Il convient de redire que chaque affirmation avancée par l'auteur est fondée sur des textes et des sources dûment cités, qui sont imparables. Il y a d'abord les biais que je qualifie d'exogènes parce qu'ils proviennent de l'autorité de tutelle. Ses exigences par rapport au GIEC sont d'une nature directive qui l'encadre et le limite dans son activité. Ce qui fait dire à l'auteur que la science du GIEC est au service de… et, donc, ancillaire, comme il l'écrit joliment. On est là en contravention immédiate avec les critères fondamentaux de la scientificité, une justification scientifique pour un programme politique. Les critiques endogènes, quant à elles, sont liées au fonctionnement propre du GIEC, qui a aussi mis du sien.

Comme le confirme Donna Laframboise citée par Duverney, ce qui s'est passé ici, c'est que la charrue a été mise avant les bœufs. L'ONU n'a pas attendu que la science du climat arrive à maturité. Au contraire, en 1992, les mentors de l'ONU avaient déjà accusé, jugé et condamné les gaz à effet de serre qui auraient été dangereux pour l'homme.

Parmi les biais, celui lié aux choix des auteurs des rapports, choix qui suffiraient à eux seuls à décrédibiliser tout le travail du GIEC, en particulier 130 « scientifiques » choisis parmi des membres actifs du WWF pour 28 des 44 chapitres du 4e rapport de 2007 et comme *lead authors* dans 15 chapitres, selon l'analyse de Laframboise. Ce que l'on y découvre à ce propos est proprement affligeant. S'il devait y avoir une échelle dans l'ordre de la déchéance déontologique dans la gestion du GIEC, la prime reviendrait à ce qu'on peut lire ici, avec en point d'orgue le passage consacré au repentir d'un environnementaliste connu : Michael Shellenberger.

La vassalisation du GIEC

Avec le chapitre 4, on atteint l'un des points d'orgue à la fois du livre de Claude Duverney et de l'histoire du GIEC. On y trouve la preuve écrite de la vassalisation du GIEC par le monde politique, une vassalisation acceptée et assumée, la transmission se faisant par l'intermédiaire de la CCNUCC. L'événement est de taille parce que du côté du GIEC on a pudiquement dissimulé cette réalité, qui n'est pas trop honorable pour un mouvement qui se targue de scientificité. On y observe aussi *in vivo* le manque de respect du GIEC pour la science et pour la vérité.

C'est également un point d'orgue par la portée qu'il aura sur le lecteur non encore intoxiqué par l'idéologie climatique. Il y puisera les informations qui le tiendront pour jamais à distance des ateliers méphistophéliques où s'invente le climat de l'avenir.

L'AR1 de 1990 avait soutenu l'impossibilité d'imputer le réchauffement au CO_2, ce qui constituait un méchant coup pour le GIEC. Il fallait agir. Duverney nous montre avec beaucoup de détails par quelle manœuvre (la mission confiée à Ben Santer dans l'AR2 de 1995) le GIEC se débarrassera de cet obstacle. Une manœuvre qu'on dirait malhonnête dans le monde normal mais que ses dirigeants oindront, avant de la canoniser en lui donnant un statut officiel, par-delà la bienséance.

Le 11 juin 1996, Frederick Seitz, réagissait violemment à cette malversation : « Depuis plus de 60 ans que je suis membre de la communauté scientifique américaine, y compris en tant que président de la National Academy of Sciences et de l'American Physical Society, je n'ai jamais été témoin d'une corruption plus choquante du processus d'examen par les pairs que les événements qui ont conduit à ce rapport du GIEC. » Il confirmait le lendemain par un article très dur publié dans le *Wall Street Journal*.

L'affaire de la « crosse de Mann »

Le gros chapitre 5 intitulé « AR3, un coup de crosse shoote l'Optimum Médiéval » constitue, avec le chapitre 7, l'histoire du noyau dur des manipulations par lesquelles le GIEC a intoxiqué la planète avec la thèse du réchauffement climatique. La courbe en crosse de hockey est un être surnaturel sorti de l'imagination de Michael E. Mann. Elle était destinée à gommer l'existence – pourtant multiplement démontrée et par les meilleurs – du Petit Optimum du Moyen-Âge. Une existence qui ruinait l'une des thèses centrales du GIEC.

S'il fallait un porte-drapeau pour l'épopée de la climatologie officielle, c'est sans conteste l'épisode de la courbe de Mann qui remporterait la palme. Une belle victoire car il ne manque pas de candidats. Il remporterait aussi la première place au concours de la persévérance. Souvent déboutée par le monde des vrais scientifiques, la courbe de Mann a pu renaître à chaque fois de ses cendres (on l'a finalement ressuscitée dans le RID de l'AR6 publié en 2021). Nul parmi les historiens des sciences de l'avenir ne contestera la première place à l'épopée de la courbe en crosse de hockey dans l'histoire des arnaques qui ont balisé le cours de la pensée scientifique. Ce n'est pas Hendrik Tennekes, ancien directeur à la retraite de l'Institut météorologique royal des Pays-Bas, qui nous contredira, qui écrivait : « Le processus d'examen du GIEC présente des lacunes désastreuses. Le comportement de Michael Mann est une honte pour la profession. La base scientifique du protocole de Kyoto est grossièrement insuffisante. » On est effectivement là en présence

du chapitre le plus honteux de l'histoire de la climatologie, encore une fleur au palmarès de la trouvaille de Mann.

De débrouiller l'écheveau de l'embrouillamini de cette triste affaire a été un travail de bénédictin que Claude Duverney a mené avec brio. C'est à ma connaissance l'étude la plus complète sur l'histoire de la climatologie récente. Comme il l'écrit judicieusement, Mann a donc bien parachevé la mission confiée à Santer et satisfait à la volonté politique du GIEC, l'un en fabriquant de toutes pièces un objet grand-guignolesque, l'autre en travestissant des textes officiels. « Sans la crosse, note McKitrick, l'AR3 aurait été très différent : il n'aurait pas pu aboutir à la même conclusion et le GIEC n'aurait pas réussi à convaincre les dirigeants mondiaux d'adopter les mesures qu'ils ont prises par la suite. »

La courbe connut un destin planétaire, elle fut la vedette de l'AR3. Les journalistes à la solde du GIEC – j'en ai donné quelques exemples dans mon livre –, d'autres ânonnant les textes officiels, vouant aux gémonies et traitant de déni les points de vue contraires, formaient une imbattable caisse de résonance. Comme l'écrit McKitrik, recevaient un accueil féroce ceux qui remettaient en question ce résultat. McKitrick et McIntyre, au terme d'un travail acharné, avaient rayé de la carte la tristement célèbre courbe en crosse. Les critiques des meilleurs statisticiens en montrèrent les malfaçons et c'est la mort dans l'âme et sur la pointe des pieds qu'on la retira des rapports officiels. Mann et son équipe, la *« hockey team »* comme on l'appela, aidés par les instances officielles, exercèrent une violente contre-attaque. Ce que Duverney appelle les grandes manœuvres. Les moyens de défense mis en œuvre par Mann et son équipe, dont l'auteur rend compte, sont répugnants voire abjects. De devoir descendre à ce niveau pour défendre une thèse soi-disant scientifique est la meilleure preuve de son inanité.

Mais il y a plus. La vie du GIEC a encore été chamboulée par un autre événement, lui aussi pour le moins fâcheux. Je veux parler de celui que l'histoire a retenu sous l'appellation de *Climategate*. Une personne a eu accès au serveur du CRU (2009), l'unité de recherche climatique de l'Université d'East Anglia (UEA) (haut lieu du réchauffisme international). Des *hackers* parviennent à pénétrer dans un vaste ensemble d'e-mails et de documents, échangés entre chercheurs et responsables du centre ou personnes qui lui sont rattachées, parmi elles Michael Mann ; série de révélations embarrassantes sur la conduite de scientifiques que la doxa tient pour éminents. Dans les jours qui ont suivi, l'histoire a été reprise par les grands médias jusqu'à ce que l'on assiste à une avalanche d'indignations et de scandales. Duverney présente l'essentiel de ce qu'ont révélé ces découvertes, relativement à l'affaire de la crosse de Mann. Avec, en particulier, cette pierre dans le jardin du GIEC, la fameuse déclaration d'un proche de l'Institution : « Nous devons nous débarrasser de la période de réchauffement médiéval. » (E-mail 1067532918) Avec ça, tout est dit sur la valeur de la fameuse courbe !

Mendeleev dans tous ses états

La mixture giécienne inventée pour rendre compte de l'élimination naturelle du CO_2 fera date. Elle fait appel à des auxiliaires conceptuels, ni plus ni moins, des sortes de *deus ex machina* appelés à la rescousse pour sauver la baraque et avec elle le fonds de commerce. Duverney cite ce passage insigne (AR5, 2013, chap. 6 : 469) : « Conceptuellement, on peut distinguer deux domaines dans le cycle global du carbone. Le premier est un domaine rapide avec des flux d'échange importants […] qui comprend le carbone dans l'atmosphère […]. Un deuxième domaine, lent, est constitué des énormes réserves dans les roches […] ».

De là, on imagine le *Bern model* qui piègerait artificiellement le CO_2 humain dans l'atmosphère, alors qu'il laisserait le CO_2 naturel s'écouler librement. Comme si le carbone bénéficiait d'un double cycle, celui commandé par la nature, l'autre par l'homme. Le GIEC suppose que son *Bern model* s'applique au CO_2 humain mais pas au CO_2 naturel. Là on est dans l'ordre de la magie. On découvre donc toutes sortes d'artefacts et de trafics mis en place par le GIEC pour sauver la courbe de Mann et celle du CO_2, jusqu'à postuler l'existence de deux sortes de carbones : « Le CO_2 d'origine fossile, qui perturbe la concentration atmosphérique, est absorbé plus lentement par la végétation et les océans (« quelques centaines de milliers d'années ») que le CO_2 d'origine naturelle. »

C'est H. Harde (2019) qui a mis de l'ordre dans ce délire. Il montre qu'il n'y a pas de traitement différent du CO_2 anthropique et du CO_2 d'origine naturelle, le premier étant soumis au même processus et au même temps d'absorption par les puits naturels que le second. La nature ne différencie pas une molécule de CO_2 provenant de la combustion de fossiles de celle émanant des océans ou des plantes. La conséquence à laquelle Harde aboutit est qu'en moyenne, sur la période 2007-2016, les émissions anthropiques n'ont pas contribué pour plus de 4,3 % à la concentration totale de 393 ppm de CO_2 et, par conséquent, leur part dans l'augmentation atmosphérique de 113 ppm depuis 1750 ne s'élève pas à plus de 17 ppm ou 15 %.

C'est donc bien l'imputation par le GIEC de l'augmentation de la concentration atmosphérique de CO_2 au seul CO_2 anthropique qui exigeait l'introduction *ad hoc* d'une discrimination du CO_2 selon l'origine. « Selon les principes physiques, il est impossible qu'un processus d'absorption différencie les molécules émises naturellement et les molécules émises par l'homme. »

La causalité du CO_2

L'épigraphe sous laquelle Duverney a placé son chapitre 8 éclaire l'ensemble des agitations climatologiques comme un coup de projecteur sur le théâtre des opérations. Il vaut la peine de s'y arrêter : « L'hypothèse selon

laquelle l'activité humaine peut créer un réchauffement climatique est extraordinaire car elle est contraire aux connaissances validées de la physique solaire, de l'astronomie, de l'histoire, de l'archéologie et de la géologie. Les affirmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires. » (I. Plimer, 2009 : 472)

Redisons-le : tout l'appareillage déployé par le GIEC au long de ces presque quatre décennies tient dans ces quelques mots : le (modeste) réchauffement climatique de 0,7 °C en 130 ans avancés par le GIEC est causé par le CO_2 anthropique (c'est une implication au sens de la logique). Les centaines de milliards engouffrés par le monde durant cette période dans la chasse à ce gaz, par ailleurs nécessaire à la vie, les terreurs qui se sont abattues sur les populations par les apocalypses prophétisées, tout cela se tapit dans le maigre espace de ces quelques mots. Il vaut de s'arrêter.

Le chapitre 8 est principalement consacré à un examen de cet appareillage. Dense et riche, il rassemble un grand nombre de citations et de concepts qui balisent le champ des problématiques constituant l'architecture et l'échafaudage de la machinerie du GIEC. L'argumentation du GIEC embarque donc dans ses soutes comme passager clandestin l'idée grand-guignolesque de la double particularité de la molécule de carbone, qui fait que le CO_2 a la vertu magique de porter en lui une sorte d'étiquette indiquant s'il vient de la nature ou s'il est produit par l'homme.

Faute d'une relation claire de cause à effet entre concentration du CO_2 et augmentation de température, on s'est rabattu sur un terme – attribution – qui remplace une fonction logique par un acte psychologique et aléatoire. J'ai toujours fait remarquer la virtuosité du GIEC dans l'usage de la fonction ancillaire du vocabulaire (réchauffement qui devient dérèglement, puis changement – qui est tautologique – puis, au sommet de la pyramide, urgence climatique). Pour l'attribution des causes, le GIEC se fonde sur une méthodologie appelée AT99. On doit à Mckitrick, qui enseigne l'économétrie, une critique radicale de cette méthodologie. Il écrit notamment : « Si, en 1999, quelqu'un avait soumis un article à un journal économique, même de rang inférieur, proposant un test de spécification de la manière dont AT99 l'a fait, il aurait été éliminé à l'examen. »

François Gervais observe que dans les dernières décennies, les fluctuations de CO_2 accusent un retard de 6 à 11 mois sur celles de la température : le CO_2 augmente après une période chaude et diminue après une période froide. C'est donc bien la température qui pilote le CO_2. François Gervais : « Le retard du CO_2 sur la température, et leur corrélation, doivent être excessivement embarrassants pour le GIEC puisqu'il ne traite pas ce point dans son rapport AR5 en dépit de la recommandation insistante d'un *expert reviewer.* » Duverney présente une série d'études dans lesquelles il est question du décalage temporel entre les deux courbes, la température avant le CO_2. Si la

température précède toujours le CO_2, alors c'est elle qui est le facteur causal de l'évolution du CO_2, conclut Jaworowski[2].

Au sujet de la saturation du CO_2, Solheim écrit : « Notre conclusion est que nous n'avons pas été en mesure de prouver qu'une plus grande quantité de CO_2 entraîne une augmentation de la température dans une serre. » On dit que l'air de la serre est saturé en CO_2. La saturation de l'effet de serre du CO_2, signalée au départ dans l'AR1 (1990), a ensuite disparu définitivement des *Assessment Reports* : « La saturation de l'effet de serre du CO_2 est […] délibérément escamotée dans l'objectif, strictement idéologique, de culpabiliser les activités humaines, productrices de ce gaz. C'est la critique la plus rédhibitoire et éliminatoire qui disqualifie la théorie de l'effet de serre telle que le GIEC la présente. » (Bonnamy) Cette saturation était du reste déjà signalée en 1933 par le Prix Nobel Paul Crutzen, qui écrivait : « Il y a déjà suffisamment de CO_2 dans l'atmosphère pour que, dans nombre de zones du spectre, l'absorption par le CO_2 soit complète, et du CO_2 supplémentaire ne joue plus un grand rôle. » Gervais : « Il suffit de la dizaine de mètres de hauteur pour saturer l'effet de serre du CO_2 », du CO_2 supplémentaire ne joue plus un grand rôle.

Le RID de l'AR5 (2013) : « La sensibilité du climat à l'équilibre est probablement comprise entre 1,5 °C et 4,5 °C (confiance élevée), extrêmement improbablement de moins de 1 °C (confiance élevée) et très improbablement de plus de 6 °C (confiance moyenne). » C'est la même fourchette que celle du rapport Charney de 1979 : quel progrès ! Pour autant, François Gervais liste 111 études publiées dans des revues internationales à comité de lecture, concluant à une sensibilité climatique inférieure ou égale à 1 °C. Reto Knutti[3], qui a joué un rôle clé dans l'AR5, les a simplement passées sous silence !

Duverney traite des rétroactions du forçage radiatif solaire, contre-réactions positives et négatives. Le forçage radiatif, en cas de doublement du taux de CO_2 dans l'atmosphère, entraînerait un réchauffement de la planète d'environ un degré, valeur insuffisante pour un message alarmiste. Pour l'amplifier, les modèles envisagent des contre-réactions positives. On lit dans l'AR4 : « Il n'est pas encore possible de déterminer quelles estimations des contre-réactions des nuages sur le changement climatique sont les plus fiables. » Quand on sait que les nuages de basse altitude, le cauchemar des climatologues, jouent un rôle capital pour le climat ! Duverney propose une longue liste non exhaustive d'études établissant que les rétroactions sont négatives – on y ajoutera les récentes recherches du Prix Nobel John Clauser sur le mécanisme de thermostat des nuages.

---

[2] On lui doit notamment la découverte, grâce aux glaces du Groenland, de changements climatiques brutaux durant la dernière période glaciaire. Ces événements portent son nom et celui de son collègue danois Willi Dansgaard (1922-2011).

[3] (p.229) Knutti est auteur principal du rapport AR5 du GIEC (2013), de son *Résumé pour décideurs* et du résumé technique. Il est aussi *Coordinating lead author* du chapitre 12. Son nom apparaît pas moins de 201 fois dans le rapport AR5, y compris *via* 75 autocitations.

Une remarque finale

Le seul manque que je pourrais signaler dans le livre – déjà énorme – de Duverney concerne ce phénomène mathématique complexe qu'on appelle **la sensibilité aux conditions initiales**. En termes non techniques, lorsqu'un système physique est « affligé » de cette particularité, des erreurs de mesures (qui sont inévitables), aussi petites soient-elles, rendent l'évolution du système impossible à prédire. Le GIEC lui-même, dans son troisième rapport de 2001 (AR3, chapitre 14, section 14.2.2.2.), l'observe : « Dans la recherche sur le climat et la modélisation, nous devrions reconnaître qu'il s'agit d'un système chaotique couplé non linéaire, **et donc que la prévision à long terme des états climatiques futurs n'est pas possible.** » On peut difficilement être plus clair ! **Toute l'histoire aurait pu, aurait dû, s'arrêter sur cette simple déclaration**. Qu'on l'ait soigneusement cachée laisse songeur !

C'est la jeunesse qu'on assassine

On sauve la planète, qu'ils disent, et on assassine – le mot étant pris dans son sens métaphorique – la jeunesse.

Je le décris par l'intermédiaire de l'histoire vécue suivante. Une amie dénommée R. demande à me voir pour, dit-elle, l'aider à sécuriser ses petites filles, étudiantes universitaires âgées d'une vingtaine d'années. Je n'en sais pas plus, le rendez-vous est pris et elle m'explique la situation. Ses deux petites filles sont terrorisées par le réchauffement climatique et ses conséquences pour la planète. Sachant mon engagement dans cette bataille, elle est prête à me payer pour que je leur fasse une conférence privée. J'ai accepté (pas le paiement), mais elles n'ont pas voulu venir, affirmant que ceux qui nient la vérité climatique étaient des menteurs. Ces jeunes filles avaient pour toute connaissance de la question les seules informations qui venaient en fait du RID et du communiqué de presse qui accompagnaient les 2 à 3 000 pages des AR. Des réactions de ce genre se comptent par millions, des situations dans lesquelles s'abime notre jeunesse.

Professeur honoraire Jean-Claude Pont
Histoire et philosophie des sciences
Université de Genève